

## Michel Bühler

---

Michel Bühler chante professionnellement dès 1969. Adoubé par les grands chanteurs du moment, comme Gilles Vigneault ou Jacques Serizier, il développe une œuvre importante marquée par ses voyages (Sahara, Palestine, golfe du Siam, Sénégal, Nicaragua, Éthiopie, Bolivie, Liban, Pérou...), et récompensée tant par des prix que par ce premier Olympia en 1980. Infatigable voyageur, il arpente la francophonie, traverse les États-Unis, cumule les prix pour ses romans et ses pièces de théâtre, et ne cesse de défricher son « village », en petit (il devient conseiller communal de sa commune) ou en grand (il ne cesse d'explorer la planète de ses frères humains – Guatemala, Algérie, Roumanie, Mexique, Algérie, Russie, Antilles, Argentine, Mali, Burundi, Zaïre)... Il poursuit ainsi sa double carrière littéraire et musicale, multipliant les collaborations (avec Francesca Solleville, Gilbert Laffaille, Sarcloret, Anne Sylvestre...), enchaînant les tournées, les hommages (Brassens, Leclerc, Béranger, Vigneault...) et les voyages (Gaza, Indonésie, Chili, Burkina Faso, Tunisie...). Auréolé du prix Jacques-Douai dès 2013, Michel Bühler annonce, début 2018, qu'il prend « progressivement » sa retraite de chanteur.



Michel Bühler

---

L'Autre Chemin

*Chroniques*  
*parues dans Résistance et Le Courrier,*  
*de 2008 à 2018*



*camPoche*

Cet ouvrage a bénéficié  
d'une aide à la publication  
accordée par la CIIP  
(Conférence intercantonale de l'Instruction publique  
de la Suisse romande et du Tessin), Groupe de travail  
intercantonal, Livre et soutien au livre romand



CONFÉRENCE INTERCANTONALE  
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE  
LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

« L'Autre Chemin » est inédit en texte seul  
Les chroniques originales ont été publiées,  
de 2008 à 2018 dans *Résistance* et dans *Le Courrier*

« L'Autre Chemin »,  
quatre cent huitième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le quatre-vingt-neuvième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration  
de Janine Goumaz et de Daniela Spring  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Illustration de couverture: Nicole de Montmollin  
« Onagres et cognassier », 2007  
huile sur bois, format 55 x 80, détail  
Collection particulière  
Photogravure: Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand  
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-446-5  
Tous droits réservés  
© 2019 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Peut-être ailleurs, ou plus tard, ou plus loin,  
Je trouverai l'autre chemin*

BOAT PEOPLE

VOUS souvenez-vous des boat people ? De ces Vietnamiens qui tentaient de rejoindre les côtes de la Thaïlande sur de frêles embarcations ? Vous souvenez-vous de la salutaire émotion que leurs souffrances avaient provoquée chez nous, de l'élan de solidarité, des hôpitaux flottants envoyés là-bas pour les accueillir ?

Aujourd'hui, un drame comparable se déroule... Mais je ne vois ici pas grande indignation, pas grande compassion. Et personne qui va, aujourd'hui, se porter au secours des Africains perdus en mer... Bizarre bizarre...

... J'en ai fait une petite chanson...

*Soleil de plomb  
Sable brûlant  
Le lourd camion  
Bringuebalant  
Chargé d'humains  
Tout poussiéreux  
Va son chemin  
Va comme il peut  
Les nuits les jours  
Dunes et pierres  
La piste court  
Sur le désert  
Avec l'angoisse  
La soif immense*

*Les heures passent  
À quoi l'on pense ?*

*Il en faut du courage  
Pour quitter son village  
Et partir vers le Nord  
Derrière toi petit frère  
Il n'y a que la misère  
Et l'avenir est mort*

*Soleil de plomb  
Et l'Océan  
Sur l'horizon  
Vieux bateau blanc  
Plutôt esquif  
Prêt à couler  
Moteur poussif  
Hommes serrés  
L' passeur a pris  
Le bel argent  
Puis il a dit :  
« C'est droit devant »  
Le froid, la peur  
Vagues qui dansent  
Passent les heures  
À qui l'on pense ?*

*Il en faut du courage  
Pour quitter son village  
Et chercher l'autre bord*

*Accroche-toi petit frère  
Encore un peu de mer  
Et ce sera le port*

*Soleil de plomb  
Sur un grand champ  
Parqués en rond  
Les survivants  
Les gardes au loin  
Les barbelés  
Bottes et chiens  
Fusils chargés  
L'Europe rit  
Juste à deux pas  
Là c'est écrit :  
« Rentre chez toi »  
Pire que la mer  
Qui bat sans fin  
Et le désert  
Y a les humains !*

*Il faudrait du courage  
À la fin du voyage  
Pour espérer encore  
C'est à croire petit frère  
Que pour toi sur la Terre  
Y aura jamais de port*



*C'est à croire petit frère  
Que pour toi sur la Terre  
Y a qu' la faim et la mort*

*Résistance ; janvier 2008*

*J'AVAIS RAISON ?*

UN POLITICIEN de mon âge, bien ancré à droite me disait l'autre jour, entre condescendance et ironie : « Toi dont les convictions n'ont pas changé depuis notre jeunesse, tu n'en as pas marre d'être éternellement dans le camp des perdants ? N'as-tu pas le sentiment de t'être trompé toute ta vie ? »

Sur le moment, je n'ai pas su quoi rétorquer. À la réflexion, voici ce que j'aurais dû répondre :

La première fois que j'ai rejoint des manifestants, c'était pour marquer mon opposition à l'intervention américaine au Vietnam. Tu nous traitais bien sûr de gauchistes, d'ennemis de l'Occident et de la démocratie. Les années ont passé... Oserais-tu maintenant soutenir que cette guerre n'était pas une saloperie, une abomination inutile et cruelle ? Loin de moi l'idée de vouloir me vanter, mais entre nous, j'avais raison...

Je me souviens ensuite d'un samedi à Kaiseraugst, là où tu voulais implanter une centrale nucléaire, soi-disant indispensable au pays. Nous étions des milliers à dire non. Toi, tu nous accusais de vouloir mettre à bas l'économie, nous étions de mauvais Suisses, des inconscients, presque des traîtres à la Patrie. Kaiseraugst ne s'est pas construite. Pourtant le pays n'est pas ruiné, et l'idée qu'il faut absolument trouver une alternative au nucléaire est aujourd'hui une évidence. J'avais raison...

J'ai témoigné plus tard au procès d'un ami objecteur de conscience. Pour toi, ces idéalistes mettaient le pays en danger, ils préparaient le lit des hordes barbares venues de l'Est, et s'apprêtaient à livrer nos femmes aux violeurs de toutes sortes. Il convenait donc de les punir sévèrement! Maintenant, l'objection de conscience est admise, les convictions différentes respectées. Désolé mais, là aussi, j'avais raison...

Faut-il te rappeler les dizaines de milliers de personnes qui ont défilé, à Berne, contre la guerre de Bush en Irak? Pour toi, c'étaient des excités, des antiaméricains primaires, des défaitistes face à la menace des armes de destruction massives. J'étais parmi eux... il me semble que les faits montrent que nous avions raison...

Faut-il te rappeler les cinq cent vingt-trois? D'après toi et tes amis, si l'on ne mettait pas ces déboutés immédiatement à la porte, si l'on n'appliquait pas aveuglément les décisions de Blocher, le canton de Vaud allait quasiment s'effondrer. Et ceux qui soutenaient ces pouilleux, ces sales étrangers, étaient eux-mêmes des parias, indignes de respirer le bon air de nos campagnes. J'en étais. Les cinq cent vingt-trois sont restés, et le canton se porte bien. Nous avions raison...

La dernière fois que j'ai rejoint des protestataires, c'était pour suivre un cours de fauchage, pour être prêt au cas où Monsanto et toi-même parviendriez à imposer les OGM dans nos champs. Il est un peu tôt pour juger mais, excuse-moi, je crois hélas que le temps dira que j'ai eu raison...

Cela dit, mon vieux, si tu as besoin de conseils,  
n'hésite pas à me rappeler!

*Résistance*; mars 2008

*REPAS DU SOIR*

— **B**EN qu'est qu'il y a?...

Anne a reposé sa fourchette dans son assiette, et me regarde avec tendresse. J'aime ces repas du soir, à la grande table. C'est l'occasion de se retrouver après une journée de travail, d'évoquer des projets. Soucieux, je hausse les épaules :

— Un texte que je dois livrer demain... et rien ne vient...

Ma compagne sourit. Depuis le temps que nous sommes ensemble, elle me connaît :

— C'est toujours comme ça.

Elle a raison. Qu'il s'agisse d'écrire une chanson, ou une nouvelle, après avoir noté quelques idées sur l'ordinateur, je passe toujours par une phase de découragement. À croire que j'ai la tête vide, que je n'arriverai jamais plus à aligner trois mots de suite.

— C'est une question que j'aimerais traiter avec humour. Être suffisamment léger pour que mes arguments s'imposent aux gens comme des évidences, tout en les amusant. J'ai pensé à une sorte de parabole : un anthropologue qui aurait découvert, au fond de la jungle de Bornéo, deux tribus de Papous vivant dans des vallées voisines, et...

— Attends ! De quoi veux-tu parler ?

Entre autres qualités, Anne est curieuse, avide d'apprendre et de comprendre. Des défauts ? Elle n'en a aucun, voyons ! Qu'est-ce que vous allez chercher là ?

— Il s'agit de jeu, et d'argent... Il y a quelques années, le gouvernement suisse a autorisé les casinos. Il a ensuite attribué les concessions pour ces établissements : qui allait exploiter les salles de jeux, les tables de roulette, de black-jack ? Et, par conséquent, qui allait empocher les bénéfices ?

Sans saisir encore où je veux l'emmener, mon amour m'interrompt :

— Ça rapporte beaucoup ?

Je hoche la tête, puis :

— Il s'est trouvé deux camps opposés : d'un côté, ceux qui souhaitent que cet argent, à travers des sociétés d'intérêt public, profite à l'ensemble de la population ; de l'autre, les partisans de la privatisation, qui trouvaient normal que les actionnaires des futures maisons de jeu bénéficient de cette manne.

— Le résultat ?

— Il convient souvent de tirer à boulets rouges sur tout ce qui rappelle, même de loin, la solidarité, l'entraide...

— N'exagère pas !

— Au bout du compte, et sous des prétextes divers, toutes les concessions, sans exception, ont été accordées à des privés.

Anne prend parfois un malin plaisir à se faire l'avocat du diable. Elle est aussi beaucoup plus modérée que moi, lorsque nous évoquons la marche du monde :

— Ces gens-là ont fait des investissements ! Ce sont parfois des mécènes...

— ... qui consentent à donner, comme on ferait la charité, une infime partie de leurs énormes profits. Alors que ceux-ci iraient en totalité à la communauté, si nos conseillers fédéraux avaient retenu la première solution. Il n'y a pas de comparaison possible.

Le ton, qui commençait à monter, se calme un peu. Nous nous sourions, complices, puis Anne reprend :

— Et tu voudrais revenir sur cette histoire ancienne ?

— Nous avons dans nos cantons une institution qui s'appelle la Loterie Romande. Qui distribue l'intégralité de ses bénéfices à des œuvres d'intérêt public...

— Je sais : elle soutient mon club de badminton, le Musée des arts, le groupement des gens des hauts pays, le cinéma...

Française, Bourguignonne, plus précisément, Anne, à son arrivée au village, avait été frappée, par la richesse de la vie associative. Je poursuis :

— Maintenant les casinos attaquent les loteries pour leur rafler des parts de marché. Un affaiblissement de la Loterie Romande marquerait la fin des aides à des centaines d'associations, clubs de foot, sociétés théâtrales, maisons de retraite. Et au bout du compte leur disparition. Tout ça parce qu'on s'est fait enfler l'idée qu'il faut tout privatiser, tout libéraliser...

— C'est de la folie, de la bêtise à l'état pur !

— D'où le texte que j'aimerais écrire... Ça se passerait donc à Bornéo, il y aurait deux tribus. Dans

l'une, la totalité des bénéfices des jeux iraient à la communauté, tandis que dans l'autre...

— ... les riches accapareraient tout... La ficelle n'est-elle pas un peu grosse ?

— Justement... Ou alors, je pourrais essayer d'écrire une espèce de fable : « Le singe, c'est connu, est joueur par nature. Or son voisin le loup à la riche fourrure... »

Je pousse un profond soupir, je termine mon verre de vin :

— Bon, j'y retourne...

— Ah non, tu ne vas pas te remettre maintenant à ton ordinateur !

— Mais...

— Une bonne nuit de sommeil, et tout viendra facilement, demain !

Après tout, elle me connaît, elle doit avoir raison...

*Résistance*; avril 2008



*GUANTÁNAMO, TOUJOURS...*

**M**ON PÈRE était profondément pacifiste. Croyant... en tout cas en une puissance supérieure. Mais pas protestant pratiquant. Ayant fait la mobilisation de 39-45, il disait : « J'ai vu les aumôniers militaires bénir les canons : comment pourrai-je désormais respecter les églises?... » Je savais qu'il détestait les armes. Néanmoins, je m'étais fabriqué en cachette un petit pistolet en bois. Il m'avait surpris un jour en train de jouer à la guerre avec cet objet... Alors que je m'attendais à être sévèrement grondé, ou à recevoir une bonne taloche, mon père, un air attristé sur son visage, m'avait pris par la main, et m'avait conduit jusqu'à la chambre à coucher. Du tiroir de sa table de nuit, il avait sorti de vieux journaux jaunis, sur lesquels d'horribles vieilles photos montraient des piles de cadavres, des fosses communes remplies de corps décharnés, des hommes à moitié nus, squelettiques, les yeux hagards : ce que l'on avait découvert à la fin du conflit, à Auschwitz, à Buchenwald... « Tu vois, c'est ça, la guerre », avait-il dit doucement.

« Nous ne savions pas »... Voilà ce qu'avait déclaré le monde, en découvrant l'abominable.

Et nous, aujourd'hui ?

Six ans que le bagne, le centre de tortures de Guantánamo existe. Six ans que, quotidiennement, des hommes dont le seul tort, pour la plupart, est d'être tombé aux mains de l'armée des États-Unis,

sont suppliciés. Bien sûr, du point de vue du nombre, huit cents humains niés, brisés, détenus sans inculpation, sans la perspective d'un procès juste, ce n'est rien face aux millions de victimes des nazis. Il n'empêche. Privation de sommeil, privation sensorielle, électrochocs, simulacres de noyade, humiliations de toutes sortes, la barbarie, l'horreur, se perpétuent. À cet instant même, et commandités par un pays qui se dit civilisé.

Nous le savons. Comme nous connaissons l'existence de prisons secrètes, où les supplices sont bien pires encore.

Ne jamais oublier, ne jamais se taire. Ne jamais laisser s'éteindre l'indignation, le dégoût et la révolte.

Devrai-je un jour dire à un enfant, montrant des photos des suppliciés de Guantánamo: « Tu vois, c'est ça, l'Amérique » ?

*Résistance*; août 2008

*DICTATURE = « FERME TA GUEULE »*

*DÉMOCRATIE = « CAUSE TOUJOURS »*

**C**ONSULTÉ en 2003, le peuple suisse a rejeté la libéralisation du marché de l'électricité.

Ayant vu ce qui se passait, là où cette libéralisation était effective, les citoyens ont dit: « Pas d'accord! » Pas d'accord de prendre dans la poche de tous pour enrichir quelques actionnaires, pas d'accord de se diriger à terme vers une inévitable augmentation du prix du kilowattheure, pas d'accord de renoncer à la sécurité de l'approvisionnement, à la solidarité entre les différentes régions du pays, au respect sourcilleux de l'environnement. Le rouleau compresseur néolibéral et ses infiniment puissants organes de propagande ont, à ce moment, été tenus en échec.

Dans une démocratie, les choses en seraient restées là. Le parlement, respectant la volonté populaire, aurait inscrit dans la nouvelle loi: « La Suisse renonce désormais à toute libéralisation dans le domaine de l'électricité ». Les groupes de pression, les partisans forcenés du capitalisme sauvage, les adorateurs de la « main invisible du marché » auraient admis leur défaite et seraient partis ailleurs, pour tenter de convertir des peuplades plus naïves.

Au lieu de cela, en 2007, le parlement s'incline devant les diktats du libéralisme mondialisé, foule aux pieds la décision du peuple souverain, et vote une loi qui prévoit de libéraliser le marché. En plusieurs temps, mais de déréglementer totalement

au bout du compte. (Nous commençons à voir actuellement les effets de l'application de cette loi: exactement ce contre quoi le peuple s'est élevé en 2003!)

Certains le disent depuis longtemps... Là, il faut se rendre à l'évidence: la Suisse est une république bananière. Nos parlementaires pour la plupart, n'ayant que mépris pour la population, ne sont que des guignols au service du capitalisme fou. Et la démocratie n'existe plus.

*Résistance*; septembre 2008

*AU FOU !*

**C**OMMENT s'appelait-il, ce docteur? Était-ce bien Diafoirius, était-ce bien dans une pièce de Molière qu'il exerçait ses talents? Ce dont je me souviens clairement, c'est de la technique médicale qu'il affectionnait. Quelle que fût la maladie qu'il rencontrait, il n'y avait, selon lui, qu'une seule chose à faire: saigner le malade, afin de débarrasser son corps de toutes ses impuretés. Et si le malheureux qui était tombé entre ses mains avait le culot de ne pas guérir après une première série de saignées, il en ordonnait une deuxième, puis une troisième, puis une autre encore. Le patient, naturellement, finissait par mourir... Ce qui n'ébranlait pas du tout le bon docteur, ce qui ne remettait nullement en cause ses certitudes, non, non! Si le malade était mort, c'est parce qu'il avait mis de la mauvaise grâce à recevoir les soins, c'est parce que ce pervers avait pris un malin plaisir à passer l'arme à gauche juste avant que le remède fit son effet, c'est parce qu'on ne l'avait pas suffisamment vidé de son sang.

Une telle obstination dans la bêtise prête à sourire, quand on la rencontre au théâtre, dans une comédie...

J'entendais l'autre jour le Président de la Confédération affirmer qu'il fallait, pour sortir de la crise, marcher résolument dans la direction indiquée par le FMI et l'OMC. Il n'est pas le seul, parmi les dirigeants de la planète, à se trouver dans

l'incapacité d'imaginer une autre voie que celle indiquée par le dogme ultralibéral. Il faudrait donc, selon les sages qui nous ont conduit jusque-là, continuer à affaiblir l'État, privatiser toujours, renoncer encore plus à la solidarité, à la sécurité, à l'égalité. Garder une foi inébranlable en l'action future de la main invisible du marché, persévérer dans l'erreur, en appliquant avec constance des remèdes qui ont fait mille fois la preuve de leur infinie nocivité!

Que dire, que crier? Au fou!

Que faire? Éclater de rire, peut-être, devant tant d'imbécilité. Avant qu'on en pleure...

*Résistance*; décembre 2008

## SERVICES PUBLICS

LE BUREAU de poste de L'Auberson va disparaître: plus assez de trafic. Il va être remplacé par une « agence postale », située dans une épicerie.

Les communicants de la Régie fédérale présentent cette transformation comme un progrès. « Simple, pratique, proche des clients », les services postaux nous seront « nouvellement offerts »...

Ouais... D'abord, ces services étaient à notre disposition depuis toujours dans notre village. Rien de nouveau, donc. Et on oublie de souligner qu'on ne pourra plus effectuer le paiement en espèces des factures, dans cette agence. Il faudra, pour cela, se rendre à Sainte-Croix, à cinq kilomètres d'ici! À moins qu'on ouvre un compte bancaire à la Poste, pour recevoir la carte de crédit qui nous permettra d'exécuter ces opérations à l'épicerie-agence.

Mais c'est que je n'ai aucune envie d'ouvrir un tel compte, moi, oh! je fais ce que je veux de mes sous, tonnerre! Et puis je n'aime pas qu'on me pousse à l'achat! Je renifle comme un parfum de vente forcée sous cette histoire...

Bon, j'ai une voiture, je pourrai sans trop de problème aller faire la queue dans le bazar qu'est devenu le bureau postal du chef-lieu. Mais les vieux, ceux qui vont à pied, ou en bus, la Poste va-t-elle leur rembourser le prix de leur transport, pour qu'ils puissent bénéficier de prestations auxquelles ils ont droit?

La déroute actuelle des ennemis de l'État devrait nous amener à reconstruire des services publics, créateurs d'emplois, utiles à tous. Or les responsables de la Poste continuent leur démantèlement, comme cela a été planifié depuis des années. Comme si le dogme néolibéral dans son ensemble n'était pas aujourd'hui en totale débandade. Comme si l'affirmation que les institutions publiques doivent être gérées comme des entreprises privées, n'était pas digne, uniquement, d'être jetée dans le grand égout qui charrie toutes les idées calamiteuses...

Nous sommes comme dans un navire géant, à qui il faut des heures pour ralentir, virer complètement, et repartir dans l'autre sens...

Eh! Oh! Les temps ont changé! C'est fini, maintenant, le capitalisme carnassier!

*Résistance*; mars 2009



## PRIVATISATIONS

LA PENSÉE dominante nous rabâche depuis des décennies que la gestion privée des entreprises est plus rentable, plus sûre, plus efficace, en un mot meilleure – et dans tous les cas – que n’importe quelle gestion publique.

Qu’en dit l’arithmétique ?

Admettons, par exemple, que le transport par train d’une personne sur une certaine distance coûte cent francs.

(On pourrait tout à fait remplacer « transport par train » par « éducation d’un enfant » ou « aliments consommés par une personne ». N’importe quel service, n’importe quel objet pourrait faire l’affaire. Mais tenons-nous-en pour l’instant à notre train.)

Ces cent francs se répartiront entre divers postes : les salaires, l’entretien du matériel et des infrastructures, les réserves permettant de remplacer les machines usagées, ou d’envisager la construction de nouvelles lignes.

Dans un service public, l’intégralité du prix du billet, les cent francs, seront utilisés pour payer ces frais. Point.

Lorsqu’intervient une privatisation, à toutes ces dépenses s’ajoute un coût supplémentaire : celui de la rémunération des actionnaires. Où diable va-t-on trouver de quoi satisfaire l’appétit de ces gens-là ?

La réponse la plus simple serait d’augmenter le prix du billet !

Cela se fait peu, dans un premier temps : eh, le passage au privé est censé tout améliorer, et n'apporter que des avantages au consommateur ! (Rassurez-vous, les augmentations viendront plus tard !) On sera donc contraint d'aller chercher cet argent ailleurs, en « restructurant ». Ce qui veut dire qu'on va tailler joyeusement dans la masse des frais : on rognera sur les paies et les conditions de travail, sur l'entretien et la sécurité, on diminuera les investissements consacrés à la recherche ou aux projets d'avenir.

À coût égal pour l'utilisateur, le produit fourni par le privé sera mathématiquement de moins bonne qualité, ou plus cher, que celui qu'offrait le service public.

Le but d'un service public de transports est de transporter les gens. Le but de la même entreprise, lorsqu'elle est privée, est de faire du fric, de dégager du bénéfice pour ses actionnaires ; le transport de voyageurs, quoi qu'on en dise, passe au second plan et n'est plus qu'un moyen, pour les riches, de gagner de l'argent.

Cela fait une certaine différence...

*Résistance*; août 2009

POLANSKI

DANS le débat suscité par l'arrestation de Roman Polanski, l'émotion prime souvent sur la raison, l'invective prend la place de l'argumentation, et l'amalgame règne en maître.

J'ai été l'initiateur d'une pétition qui a été lancée dès qu'on a appris la mise sous les verrous de ce réalisateur. En voici le texte, signé par deux cent soixante-sept personnes en l'espace de quarante-huit heures : *Indignées par l'incarcération de Roman Polanski, venu en Suisse pour y être honoré, consternées par l'image désastreuse que cette arrestation donne de notre pays, les personnes soussignées – artistes, intellectuels, amoureux de la culture – demandent à Madame la conseillère Widmer-Schlumpf de libérer immédiatement ce cinéaste.*

Point.

Rien de plus, rien de moins.

Or voici que la polémique naît et enfle. Oh... polémique petite, à la mesure du pays... Toujours est-il que les signataires sont soupçonnés, voire accusés, par certains médias et certaines personnes, ni plus ni moins que de soutenir la pédophilie !

C'est évidemment grotesque.

Je ne puis présumer des motivations individuelles de chacune et de chacun des signataires, et je n'ai nul droit de parler en leur nom ! Je me bornerai donc à donner mon avis personnel.

Cette arrestation m'a choqué parce que :

- J'estime qu'un pays se déshonore à inviter quasiment officiellement une personnalité, et à s'empresser de l'incarcérer, à peine il a mis le pied sur son sol. J'appelle ça un traquenard et une trahison.
- Je ne comprends pas comment Polanski, accueilli chez nous sans problème depuis de nombreuses années – et donc jamais jusqu'ici poursuivi par nos polices pour un quelconque crime –, s'est soudainement transformé en coupable qu'il faut de toute urgence embastiller.
- J'aimerais que l'on m'explique pourquoi cette arrestation a eu lieu maintenant, alors que depuis plus de trente-trois ans tout le monde sait parfaitement qu'il est recherché par la justice étasunienne ? Pourquoi maintenant, précisément au moment où la Suisse, paradis fiscal, est en délicatesse avec les USA, suite aux pratiques illégales dans ce pays des démarcheurs de l'UBS ?
- Le réalisateur n'est-il pas pris en otage, donné en pâture aux États-Unis pour faire oublier d'autres fautes, mais commises par nos milieux financiers ? En somme, et pour faire court, le tout petit Polanski ne paie-t-il pas pour le très gros Ospel ? Je pose la question...

Voilà d'où viennent mon indignation et ma consternation – et peut-être celles de beaucoup parmi les signataires. Cela ne porte pas jugement sur une faute commise il y a trente-trois ans, et n'a rien à voir avec la célébrité du cinéaste, ou avec le respect

que l'on peut porter à son œuvre. (Personnellement, si j'apprécie ses films, je ne connais pas cet homme... je fréquente assez peu les propriétaires de chalets à Gstaad).

Dans cette affaire, mon pays a oublié son honneur, et nos autorités se sont ridiculisées.

Point.

*Résistance*; octobre 2009

JE ME BATS

**F**RANCESCA SOLLEVILLE est «une grande dame de la chanson». Elle me fait l'honneur d'être mon amie, et d'interpréter parfois mes textes. Il y a peu, avec son accent chantant, elle me dit :

— Bubu, je vais enregistrer un nouveau CD. Écris-moi quelque chose !

Je me suis mis à ma table... Au bout de quelques jours, j'ai pu lui envoyer ceci :

*Mêm' si l'heure est parfois à la désespérance  
Attendu que la frime gouverne et fait sa loi  
Même si les années dans lesquelles on s'avance  
Ont la couleur du triste et du chacun pour soi  
Même si le bonheur n'est plus une évidence  
Mais semble s'éloigner à chacun de nos pas  
Même si l'on me dit que c'est perdu d'avance  
Que le monde est ainsi et qu'on n'a pas le choix  
Je me bats*

*Même si maintenant c'est être en résistance  
Et risquer d'être seul que d'élever la voix  
Pour dire sans relâche l'incroyable arrogance  
Des plus riches que tous, des maîtres d'ici-bas  
Même si le normal, c'est l'infinie souffrance  
Des enfants débarnés aux yeux vidés, sans joie  
Même si le correct se nomme indifférence  
Même s'ils parlent fort ceux qui ont baissé les bras  
Je me bats*

*Je suis d'un temps d'espoir d'un temps de délivrance  
Où l'on osait rêver, et les peuples là-bas  
Faisaient tomber leurs chaînes et brisaient le silence  
Oh les jolis printemps au parfum de lilas  
Devant nous se levaient des matins d'innocence  
Plus jamais il n'y aurait d'humiliés, de parias  
Plus jamais d'esclavage, et plus de violence  
N'était-ce pas simplement raison, dites-moi ?  
Je me bats*

*Aujourd'hui les passants sous les néons sinistres  
Vont chacun dans leur bulle et pressent un peu le pas  
Les voyous brassent l'or, les bornés sont ministres  
Et l'on met chapeau bas devant les renégats  
L'époque est au commerce l'époque est aux combines  
L'homme n'est plus qu'un objet que la finance broie  
Le futile et l'idiot remplissent les vitrines  
Cependant qu'au lointain ricane l'argent roi  
Je me bats*

*Avec mes simples mots, avec mes pauvres armes  
Avec les sacrifiés, les vaincus d'autrefois  
Tous ceux qui n'avaient rien que leur sang et leurs larmes  
Les mineurs les canuts les pioupious les sans droits  
Avec les femmes usées, petites sœurs de misère  
Des bas quartiers de boue où se terrent les rats  
Avec tous ceux d'ici qu'habite la colère  
Avec les méprisés et ceux qui n'oublient pas  
Je me bats*

*Si longtemps que j'aurai la force, qu'on le sache  
De me tenir debout, de chanter, d'être là  
Tant qu'il me restera une once de panache  
Tant que dans mes veines un sang rouge coulera  
Je me battrai encore et toujours et sans cesse  
Pour saluer la vie qui palpète et qui bat  
Et quand je m'en irai ce sera sans tristesse  
Puisque d'autres viendront qui diront après moi  
Je me bats !*

Francesca m'a rappelé: elle avait l'air contente...

*Résistance*; janvier 2010